Document generated on 08/06/2025 7:13 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Polar et littérature de l'imaginaire

Marie-Ève Sévigny, Normand Cazelais and Ariane Gélinas

Number 168, Winter 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87673ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Sévigny, M.-È., Cazelais, N. & Gélinas, A. (2017). Review of [Polar et littérature de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (168), 46–49.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Élégie en sol majeur

Marie-Ève Sévigny

Oubliez tous les prix prestigieux qu'elle a gagnés. Oubliez les codes du polar, les attentes habituelles envers le genre, abandonnez-vous au brouillard et au labyrinthe. Ne règne ici que la littérature.

C'est l'histoire d'une écrivaine, Andrée A. Michaud, dont la démarche d'écriture lui fait traverser le miroir au point de devenir le personnage qu'elle a elle-même créé. La jeune Heather Thorne, assassinée vingt ans plus tôt dans des conditions mystérieuses, hante toujours le village des Cantons-de-l'Est qu'habite la romancière. Or, celle qui récrit le crime s'identifie à sa victime. « Je dois m'appeler Heather. Elle doit s'appeler Heather. » Rien de plus tangible, pourtant, que le quotidien automnal des champs et de la forêt, de la maison qui craque, de la clôture de perches à réparer, des bêtes qui meurent… Mais le fil de l'écriture ne tardera pas à augmenter le réel d'une seconde réalité, soit le passé de la victime. Un après-midi de promenade, s'esquivant pour laisser passer une vieille Buick, Andrée s'aperçoit elle-même au volant. « Je ne me suis pas trompée. Je m'appelle bien Heather. Heather Thorne. Elle s'appelle Heather Thorne. » Ces allers-retours entre la table d'écriture et le terrain, entre fiction et réalité, pousseront l'écrivaine à remuer le silence au point de se mettre elle-même en péril.

Le dédale de la création

Mais voilà, comment se retrouver dans le mentir-vrai du roman ? À force de créer les scènes liées au drame de Heather – un accident d'auto, une femme blessée dans la nuit, qui s'enfonce dans les bois sans savoir qui elle est –, Andrée se perd dans son propre dédale, peinant à savoir si les événements inventés se sont bien déroulés dans le passé. À moins que cela ne lui soit à elle-même arrivé ? Ainsi voit-elle Heather s'avancer, une hache entre les mains, vers un homme au fusil. « Je connais cet homme, se dit-elle, de cette lointaine mémoire à laquelle ne peuvent avoir accès les présents troubles. » Malveillant ou bon samaritain ? À moins que les prédateurs ne soient Ferland et McMillan, deux brutes dont l'alcool a attisé les désirs ?

Heather l'ignore, mais Andrée, quittant sa table d'écriture pour arpenter la nature, tente de le découvrir, s'enfonçant dans l'histoire à écrire. « [J]e dois résoudre un meurtre, ou le commettre afin de le résoudre, c'est selon, qu'on l'interprète comme on voudra, puisque seule la résolution du mystère que constituent la disparition puis la réapparition de Heather Waverly Thorne l'emporte. »

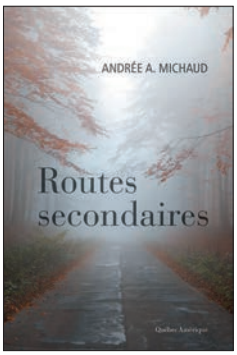
Écrire au-delà des genres

La réflexion sur l'écriture, tout au long du roman, appellerait à elle seule une seconde lecture. Les dédoublements identitaires, le rythme de certaines formules incantatoires – « [J]e dois m'appeler Andrée, elle doit s'appeler Andrée. Nous sommes des femmes traquées. » – rappellent les jeux de Duras, qui ouvraient dans la langue des espaces propices au fantasme et à la littérarité. Comme dans *Le ravissement de Lol V. Stein*, où Hold, à défaut d'informations concrètes sur la femme qu'il aime, s'imagine des épisodes vécus par celle-ci pour mieux la comprendre, Andrée déduit l'enfance de Heather d'après de vieilles photos, observées chez le père de la victime, qu'elle a tenu à rencontrer pour saisir cette histoire trouble, qu'elle tisse à tâtons.

Plus elle avance, tant dans son enquête que dans l'écriture, plus son livre lui échappe, au point d'intégrer sa propre trame narrative en devenant pièce à conviction. *Mektoub,* c'est écrit, le destin est scellé par l'inscription de la fiction dans le manuscrit. Le roman emporte avec lui son auteure qui, dans un corps à corps final avec son texte, s'enfonce dans la nuit meurtrière en pleine tempête de neige.

Malgré les vertus de l'intrigue, qui captive jusqu'à la dernière page, on aurait tort de comparer *Routes secondaires* aux thrillers habituels. Si certains libraires l'ont rangé sur leurs tablettes policières, d'autres ont pris le parti de la littérature « tout court », tant l'œuvre se distingue par sa poétique. Toute la saveur de la lecture réside dans la voix unique d'Andrée A. Michaud, dans sa manière de distiller la splendeur empoisonnée de la nature, le quotidien déterminé par les saisons. Les scènes courtes, qu'elles soient frappantes ou réflexives, savent confondre les perceptions de la narratrice et du lecteur dans un univers où la matière se fait plus que vive. La fragilité des papillons bombyx sur le bois de la table répond à celle de la peau sous les blessures, la pluie décharge les parfums morbides de l'automne dans la campagne, les vapeurs du bourbon brouillent les confidences ou les éclairent, dans une violente sensualité qui aura ici le dernier mot :

> *Pour fixer ces images en moi, je me suis arrêtée devant la petite cascade qui roule ses eaux à l'extrémité nord-est du lac de la framboisière, je suis descendue dans le fossé pour en respirer les embruns et j'ai arraché une pierre plate au roc stratifié enserrant le cours du ruisseau à cet endroit, une belle pierre bien tranchante avec laquelle j'ai tracé un* H*, pour Heather, dans la paume de ma main gauche, qui s'entrelace au* W *inversé, pour Waverley, que forment mes lignes de vie, de mot, de fortune ou de destin.*◆



☆☆☆☆
Andrée A. Michaud
Routes secondaires
Montréal, Québec Amérique
2017, 248 p., 24,95 $

Pulsions de mort

Normand Cazelais

Dans *L'ombre des monastères,* la docteure en psychologie Aglaé Boisjoli vient aider — à leur demande — d'ex-collègues de la Sûreté du Québec à débusquer les auteurs de crimes particulièrement violents commis dans le Bas-Saint-Laurent.

Au Québec, puis en France et en Belgique, ont lieu des assassinats haineux laissant leurs victimes – toutes musulmanes – percées de plusieurs coups à l'arme blanche, décapitées, disposées dans des postures obscènes et entourées d'objets référant à un obscur rituel. À l'évidence, il ne s'agit pas d'actions de membres d'une secte religieuse, à l'instar par exemple des Thugs de l'Inde, adorateurs de la déesse Kâli, qui, du XIII[e] au XIX[e] siècles, étranglaient les voyageurs pour délivrer la Terre de la race des démons. Il appert rapidement que les motifs sont ici d'origine raciste.

Les auteurs utilisent généralement la mort et le meurtre comme des outils narratifs et des supports aux rebondissements de l'intrigue sans amener le lecteur à réfléchir à leur signification profonde. Tuer, mourir, ce n'est pas anodin.

Comme avouera plus tard l'un des assassins à Aglaé Boisjoli, « tuer (l'ennemi) est une vraie joie, […], c'est l'apanage des grands seigneurs, le paroxysme de la supériorité du héros sur le vulgaire… ». Pour en arriver à cette découverte, elle aura eu à se familiariser avec l'histoire et la pensée de l'extrême droite occidentale dont certains représentants d'aujourd'hui se remémorent les « hautes œuvres » du fascisme du siècle dernier. Ce qui la troublera profondément : « Comme si je découvrais à ma porte un autre monde dont je n'avais pas soupçonné l'existence. »

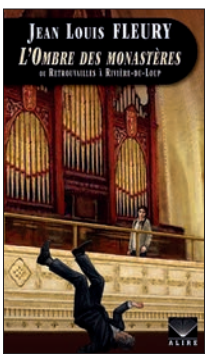
Déjà, dans un précédent polar, *L'affaire Céline* (Alire, 2015), Jean Louis Fleury avait tissé une trame plongeant dans l'univers de cet extrémisme. Cette fois-ci, ce sont des personnages comme Joseph Darnand, fondateur de la Milice française sous l'Occupation allemande, Léon Degrelle, ardent défenseur du nazisme en Belgique, et d'autres du même acabit qui inspirent de jeunes skinheads à prendre les armes pour « terroriser le bougnoule ».

Aglaé Boisjoli se mettra, à Saint-Pacôme et à Rivière-du-Loup, sur la piste d'un fidèle de Jacques Dugé comte de Bernonville, autre collaborateur notoire, chargé d'affaires aux questions juives et chasseur de résistants. Ce pétainiste a réussi à vivre dans l'ombre durant des décennies grâce à la complicité et au soutien de membres du clergé québécois. Idéaliste à sa manière, il aura été le mentor du principal suspect de ce côté-ci de l'Atlantique. La confrontation avec ce nonagénaire sera dramatique. Très dramatique.

Au-delà de l'intrigue, *L'ombre des monastères* nous entraîne dans une réflexion sur les extrémismes de tout genre et sur la violence d'origines politique et doctrinaire. Notons le côté prémonitoire du texte, « écrit, souligne l'éditeur, plusieurs mois avant le sinistre attentat contre la mosquée de Québec » du 29 janvier 2017. S'y trouve également une réflexion sur la mort et sur l'acte de tuer, éléments au cœur même du genre policier. Pourtant, convenons-en, rares sont ses auteurs qui se penchent sur une telle question. Ils utilisent généralement la mort et le meurtre comme des outils narratifs et des supports aux rebondissements de l'intrigue sans amener le lecteur à réfléchir à leur signification profonde. Tuer, mourir, ce n'est pas anodin.

Fleury n'est pas le seul ni le premier à mettre en scène l'extrême droite. Pensons au roman de Jean Charbonneau, *Camus doit mourir* (Québec Amérique, 2016), qui se déroule à Paris dans les derniers jours de l'Occupation. Mais, là où Charbonneau se fait singulièrement concis, Fleury est particulièrement prolixe et même bavard. Ramasser, condenser le propos n'aurait cependant pas nui : le texte a parfois un ton d'éditorial. Autre sujet de gêne, sinon d'irritation, est le recours à des personnes ayant existé : il aurait été préférable d'inventer des personnages pour livrer les mêmes informations, tout en se donnant davantage de liberté narrative. Enfin, relevons la relative faiblesse du premier chapitre qui présente avec moult détails la plus récente histoire d'amour d'Aglaé Boisjoli : Fleury est nettement plus doué en matière policière.

Nonobstant ces quelques réserves, *L'ombre des monastères* est un roman bien construit, très bien écrit, qui se conclut sur une fin ouverte à toutes sortes de suppositions quant à la suite des enquêtes de la psychologue judiciaire.◆



☆☆☆
Jean Louis Fleury
L'ombre des monastères
Lévis, Alire
2017, 332 p., 27,95 $

Beauté minérale

Ariane Gélinas

Karoline Georges propose un nouveau huis clos futuriste inscrit à même les stigmates de la chair.

Obnubilée par le trop-plein d'images qui l'environnent, la narratrice de *De synthèse* cumule depuis l'enfance les heures passées devant l'écran du téléviseur. Elle a ainsi développé une expression faciale singulière, presque minérale, à mi-chemin entre le néant et l'extase. Ce masque quasi inerte la propulse, jeune femme, vers une carrière dans le mannequinat, car il peut « prendre toutes les couleurs sans imposer les siennes ». La narratrice quitte – à destination de Paris – sa résidence de banlieue au Québec, où elle vivait une relation stérile avec ses parents. Elle ignore que des décennies s'écouleront avant qu'elle ne revoie son père et, surtout, sa mère, leurs « deux galaxies s'éloignant inexorablement l'une de l'autre avec la grâce des ballets célestes ».

Ce septième livre de Karoline Georges est sans contredit son plus intime, le moins « clinique » et sociétal.

Depuis son départ de la maison familiale, la jeune femme cultive une anxiété croissante à l'égard de l'autre. Ses sens *s'abrasent* pratiquement tous, à l'exception de la vue, souveraine. Hormis de rares désagréments liés à l'odorat, la narratrice devient étanche au monde, presque dépouillée du goût, de l'ouïe et du toucher. Par contre, lorsqu'il s'agit de la télévision ou des métavers (univers immersifs), quelques soubresauts de vitalité subsistent, lui permettant d'affronter une vérité alternative en ligne : « loin de l'éther numérique, [elle] commençai[t] à suffoquer. [Elle devait] redevenir image, au plus vite ».

Pas question alors d'envisager de monter à bord d'un autonomat (véhicule au pilote virtuel) ou de fréquenter quelqu'un d'autre qu'Andy, son automate domestique. Afin de remédier aux conséquences néfastes de la réclusion chez sa maîtresse, le robot a d'ailleurs disposé des plantes partout entre les murs blancs de l'appartement (pour la « photosynthèse », mot évocateur).

Incapable de quitter son logis sans son application d'accompagnement, la narratrice incarne l'étymologie même du terme image, *imago,* qui renvoie entre autres au masque mortuaire et, dans le langage scientifique, « au stade final du développement d'un individu, chez les arthropodes et les amphibiens ». En outre, la peur d'une guerre nucléaire, après les incidents répétés survenus dans la première moitié du XXIe siècle, consolide la volonté d'enfermement de l'héroïne. Elle se satisfait d'un régime composé de barres repas quand elle n'est pas auprès de son avatar virtuel, Anouk. Elle a d'ailleurs porté ce nom – Anouk – dans l'esprit de sa mère pendant les douleurs de l'enfantement. À l'image des « embryons de frères et sœurs [de la narratrice], tous disparus avant de révéler leurs propres formes », ce prénom *jamais né* est à l'origine d'une nouvelle incarnation.

La maladie dont sera atteinte la mère de l'héroïne, maintenant devenue une vieille femme, symbolisera le rappel foudroyant de la fragilité humaine. Le rempart claustrophobe érigé par la narratrice s'effritera, paupières ouvertes sur des pixels aveugles.

Mirages synthétiques

L'ambiance agoraphobe de *De synthèse* s'inscrit dans la continuité d'*Ataraxie* et de *Sous béton,* titre qui sera réédité ce printemps chez Folio SF. Nous y retrouvons également des atmosphères dystopiques remémorant *Nous autres* d'Evgueni Zamiatine. Mais ce septième livre de Karoline Georges est sans contredit son plus intime, le moins « clinique » et sociétal. La décomposition du corps de la mère est poignante, l'inéluctable finale faisant preuve d'un réalisme saisissant. L'incarnation et la recomposition de la narratrice s'expriment brillamment en un mouvement opposé, un contrepoint à la dégradation de sa mère. Au fur et à mesure que la mère dépérit, *décharnée* (écorchée de sa chair), les sens occultés de la fille s'ouvrent, reconfigurent ce « corps post-humain, peut-être ».

Sous l'impulsion maternelle, la narratrice apprend à faire danser les images fixes, à occuper la densité de la mère-matière. Enfin, elle entend la musique du Nord (« *Life in a Northern Town* »), touche les mains tendues comme des oiseaux blessés ne demandant qu'à mêler leurs chants. Peu à peu, elle s'interroge sur son rapport excessif aux écrans, sujet des plus actuels.

La simplicité de l'intrigue de *De synthèse*, un peu prévisible – plutôt statique, telle la narratrice –, est généralement contrebalancée par le style et les images convoquées par Karoline Georges, qui brouillent « la ligne entre l'imaginaire et la réalité ». Quelques coupes dans ce récit minimaliste auraient permis d'éviter des longueurs. Il demeure que l'immersion, la *transcarnation*, se révèle complète, aussi violente que libératrice, porteuse d'éternelles promesses. Karoline Georges sublime sa démarche avec ce roman minéral : au-delà du béton et de l'acier, un ciel est visible, dominé par la lueur froide, mais ô combien gracieuse, de la lune.◆

☆☆☆☆
Karoline Georges
De synthèse
Québec, Alto
2017, 220 p., 22,95 $

Point d'émergence

Ariane Gélinas

Depuis seize ans, la maison d'édition Les Six Brumes contribue de manière significative au rayonnement des littératures de genre au Québec. Avec ce nouvel ouvrage, elle continue de promouvoir la fantasy, la science-fiction et le fantastique.

Selon sa quatrième de couverture, *Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* s'adresse à la fois aux débutants et aux écrivains plus aguerris. Ce généreux guide de près trois cents pages conviendra toutefois davantage aux novices, car il expose des notions de base en expliquant par exemple ce que sont un salon du livre et une nouvelle.

La table des matières, ample et détaillée – elle compte 10 pages –, impressionne par sa rigueur et sa structure. Chaque section occupe en général une ou deux pages, et toutes les parties présentent une synthèse méthodique du thème abordé. En guise de prémices à l'ouvrage, Jean Pettigrew, éditeur d'Alire (principale maison d'édition spécialisée dans la littérature de genre au Québec), signe une préface vibrante et accrocheuse. Il mentionne avec justesse qu'il « aurait adoré lire ce manuel il y a un demi-siècle ». Dans son préambule (érudit, il cite même le chevalier Coqdor, aussi amusant que méconnu, héros d'une série de romans créé par Maurice Limat), il spécifie que ce guide saura être un allié précieux pour l'auteur « qui tient à mettre toutes les chances de son côté ».

L'auteur émergent dénichera en effet maints outils dans *Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* : la police de caractères adéquate pour soumettre un manuscrit, le rôle d'un directeur littéraire, les différences entre la science-fiction, la fantasy et le fantastique, les éditeurs et les événements liés aux littératures de l'imaginaire, etc. Quant aux écrivains en voie de professionnalisation, malgré quelques passages plus étoffés, à l'instar de la section sur les contrats d'édition, sur le droit de prêt public (DPP) ou encore l'intéressante théorie de « l'artiste, de l'architecte et du juge », ils y trouveront moins leur compte. Ils auront néanmoins la possibilité de comparer leur pratique avec celles d'autres auteurs en plus de réviser les étapes de la production d'un livre.

Apartés

L'approche du manuel s'avère cependant souvent badine, désinvolte. Nous avons de temps à autre le sentiment d'avoir « gardé les cochons » avec les auteurs. Le ton oscille alors entre le mièvre (« le mystérieux monde littéraire »), le relâché (« sept refus, ça rentre dedans solide »), les évidences (« vous devez prendre conscience que le lecteur n'est pas idiot ») et l'humour malhabile. Quelques exemples de ce dernier aspect : « Mais le premier jet est au roman ce que les bobettes sales sont à l'humain moyen : tout le monde en a, mais si vous les exposez en public, on va rire de vous » ou « un taux horaire qui, de nos jours, rebuterait même un travailleur unijambiste du Bangladesh ». Les apartés humoristiques sont presque systématiquement placés entre parenthèses, celles-ci, ainsi que les points d'exclamation, étant légion dans le texte.

Cette plume familière n'évite pas çà et là anglicismes et clichés – que le manuel conseille au néophyte de proscrire –, tels que « couler dans le béton », « en criant ciseau », « pondre quelques lignes », « sauver du temps », « chargent à l'heure », « prérequis ». Ultime élément qui laissera dubitatifs certains lecteurs : les jugements à l'emporte-pièce ; même si, par endroits, les auteurs d'*Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* précisent qu'ils sont conscients de leurs raccourcis. Par exemple : « Tout le monde ne peut pas être extraverti, mais la timidité excessive n'a pas sa place dans le milieu littéraire » ou « nous avons tous des moments où nous croyons que nos textes sont les meilleurs et où nous envions furieusement le succès des autres ». Des nuances auraient été les bienvenues… D'autant plus que la vigilance est de mise quant au contenu et à la forme d'un guide qui vise à montrer *comment écrire*. L'humilité des rédacteurs de l'ouvrage – trois auteurs à mi-carrière connus et impliqués dans le milieu de l'imaginaire québécois – qui n'hésitent pas à évoquer leurs propres faux pas, atténue heureusement cette impression générale.

Rayons émergents

Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire compense ses maladresses par la générosité et la diversité de son contenu, offert dans un écrin aussi pratique qu'esthétique. Le livre comprend des listes de références théoriques pour connaître les littératures de l'imaginaire, une annexe de cent œuvres phares et des statistiques sur les habitudes des quarante-neuf professionnels interrogés (parmi lesquels on retrouve Héloïse Côté et Francine Pelletier ainsi que la quasi-totalité des auteurs de moins de trente-cinq ans qui écrivent de la littérature de genre). Les rédacteurs n'omettent pas les illustrateurs, les chercheurs et les essayistes en s'intéressant à la manière dont l'imaginaire s'intègre dans leur démarche. De plus, ce manuel, qui démystifie bon nombre d'idées reçues, peut constituer un bon complément à *Comment écrire des histoires*, d'Élisabeth Vonarburg, ainsi qu'à *Comment ne pas écrire des histoires*, d'Yves Meynard. *Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* se révèle finalement une initiative originale : les guides d'écriture pullulent, mais non ceux spécifiquement dédiés à l'imaginaire québécois.◆

☆☆☆

Geneviève Blouin, Isabelle Lauzon et Carl Rocheleau

Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire

Sherbrooke, Les Six Brumes, coll. « Légions des brumes »

2017, 278 p., 25 $